

Le Village de La Cheirade

Gérard Laplace Magali Ballet

Le Village de La Cheirade

Le Village de La Cheirade est l'évocation d'une ruralité très locale, mais à sa façon universelle, faite de déprise et de reprise, de temps stratifié, de continuité et d'innovation, d'immuable et d'arasé là dans la houle des collines et l'acharnement végétal.

L'appréhension intime des deux auteurs est l'un des signes de l'irruption, une autre façon d'être au lieu parmi les lieux. La déambulation des auteurs est aussi une réflexion sensible et récurrente sur la condition du monde rural, sur les territoires en question, en devenir et finalement, mal connus.

Le Village de La Cheirade

Gérard Laplace, récit.

Magali Ballet, photographies noir et blanc.

Nous imaginons :

Carnet 60 pages. Format à l'Italienne 26X21

30 pages de texte.

20 à 24 photographies.



Il s'étoile au fond de l'amphithéâtre peu avant la confluence indistincte de deux ruisseaux sans nom. La route, qui étire tant de villages et les livre à la circulation, il n'en est pas. Au lieu de quoi, pas moins de sept chemins vicinaux partent d'ici, certains bitumés ; tous prennent un peu d'altitude en s'écartant avant que de disparaître dans l'ombre d'un bosquet.

Dire qu'il est concentrique est exagéré, mais, où il se densifie, on croit, à prêter attention, identifier quelque enceinte murillée ; rien d'une forteresse, ce n'est pas un fort de Vauban, mais la continuité des murs, l'affleurement du socle par endroit, les gros appareils, le caractère aveugle et austère de certaines surfaces éveillent cette impression de fortification. Deux voies qui partent à l'assaut du village contournent cet obstacle, contraintes de s'arrondir autour de sa masse avant de se rejoindre à l'endroit d'une placette gagnée sur la disparition de deux maisonnettes ou annexes accolées à des pignons qui en gardent encore la trace. Au cœur de cet enclos, un grand courtil empierré avec soin, élégamment proportionné, planté d'un tilleul, tient à demeure la vie fermière relictuelle qui s'y réserve encore des droits, mais Oxford est loin*. C'est au-dessus d'un portail métallique blanc et disgracieux que le regard pénètre cette place-forte de la basse-cour. Au vrai, on ne s'y rend pas, c'est la propriété d'une seule famille et comme un arrière-plan de sa civilité ordinaire.

C'est sur le replat entre ces deux filets d'eau enfouis dans la joncaille, sur un éperon dérisoire, qu'il s'accroche. Il ne s'aventure pas vers les sagnes, il reste sur la pierre, au besoin il se protège des mouillères par des murs robustes, aujourd'hui en mauvais état, ou recouverts. Si nous voulions partir vers l'ouest, l'est ou le sud, en négligeant chemins et ponceaux, nous serions contraints de patauger dans ces fonds reconnaissables de loin aux plantes ripicoles.

*antérieurement, l'auteur fait allusion à une ferme cossue, croquée par un artiste et qui est située non loin d'Oxford

Deux des sept chemins semblent bien n'en former qu'un, du moins sur la carte, un axe nord-sud un moment étourdi par la densité du bâti et qui, dès qu'il se reprend, passe devant chez nous. La commune a bitumé vingt mètres, jusqu'à la boîte aux lettres, avant de le laisser hardiment filer vers le chef-lieu, Subterranea, Argentomagus. Car nous disons crânement : « la voie romaine » mais ce n'est pas que par jeu, la voie militaires Aginnum-Avaricum existe, est signalée dans les parages, le village est cité. Des parcelles riveraines, du nom de « Las Vias », seraient un indice fort, un érudit les aurait identifiées, nous n'avons su vérifier. La collecte ononymique, l'examen de l'itinéraire d'Antonin, l'analyse stratigraphique et la nécessité d'amener ces disciplines à concertation excèdent nos capacités. Mais l'entretien de la voie romaine (serions-nous voyers ?) dans nos récits contribue à fonder notre mythologie intime, pourquoi ne pas l'avouer : la voie romaine fait partie de nos projections sur les lieux d'autant plus facilement qu'elle ne figure pas dans la culture ou la mémoire des gens d'ici. Nous nous croyons les dépositaires de la voie romaine, à l'envi cueillons les variétés rudérales qui courent les talus, de l'âpre saveur desquelles nous tenterons quelques mets raffinés que nos hôtes feront mine d'apprécier. Au fond la via ferrata stimule, outre notre appétit, nos penchants pour l'étymologie, pour les vicissitudes du temps long. Hors du coutumier, du limitrophe, elle nous entraîne vers quelque abysse où l'historicité le dispute à l'imaginaire. Même profondément enfouie, étreinte dans l'étau du temps, elle surplombe encore notre actualité et, dans l'espace infiniment reprisé, arasé, passe, se souvenant à peine de l'épierrage séculaire qui sut, un jour, fournir les matériaux pour l'endiguer.

(Extrait, début du chapitre II)



